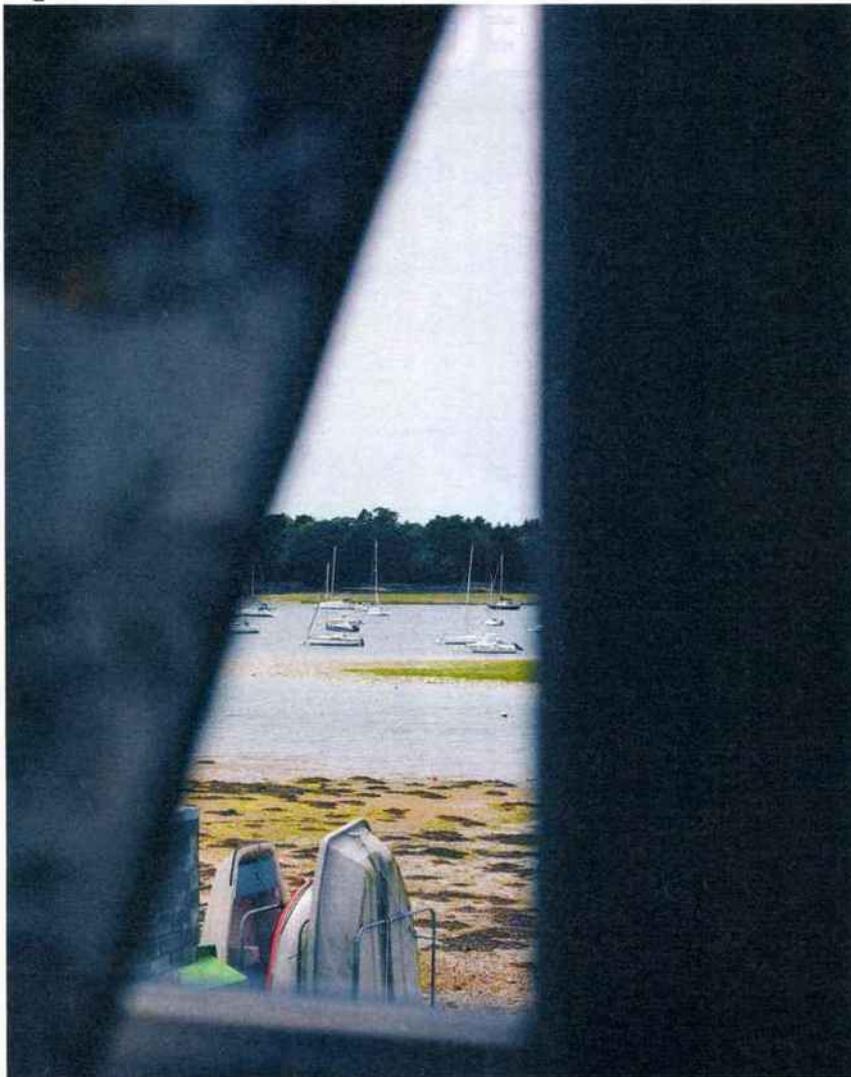




LE CHOIX DE LA VIE

## QUAND VIENT LA FIN DE



# L'ÉTÉ



## Au terme des vacances s'installe une nostalgie. Se remémorer les belles choses peut éclairer notre rentrée.

**A**u Japon, cette mélancolie porte un nom. *Nagori* est la nostalgie de la saison qui s'en va, ce sentiment mêlé qui vous traverse quand vient la fin de l'été et des vacances. Un mélange de bonheur accompli et de sensation de fuite du temps. Le déjeuner sur la plage ou à l'ombre des pins, le sable au fond des espadrilles, les matinées qui s'éternisent, les conversations sans fin, les enfants en liberté... Alors que les jours raccourcissent et les soirées fraîchissent, le présent déjà nous échappe, tandis que se profilent quelques impressions d'automne. Des ressentis et des images qui nous ramènent à l'enfance, à ce goût encore intact de l'insouciance, à ce pincement au cœur des veilles de rentrée scolaire et de lundi matin.

Alors, comment se nourrir de cette petite madeleine quand se referme la parenthèse enchantée et que s'éternise une année où nous avons côtoyé l'incertitude ? Pour nous aider à relire les bons moments, *La Vie* a convoqué quelques plumes. La romancière Marie Sizun ferme les volets de sa maison bretonne, témoin de cette magie des souvenirs qui tissent un éternel présent ; l'écrivaine Ryoko Sekiguchi et l'auteure Anne Ducrocq célèbrent la force de la saison, cet imperceptible mouvement qui rattache à la vie et reconnecte à l'énergie du monde. Alors que se fredonnent encore les tubes des vacances, chacun peut reprendre les conseils spirituels de nos invités et faire mémoire de ses moissons d'été, ces façons d'être ensemble, de se réjouir de l'instant partagé, inaltérables émotions à même de vivifier notre rentrée. ♪

ÉLISABETH MARSHALL →



## LE CHOIX DE LA VIE

# QUITTER LA MAISON DE BRETAGNE

Il est l'heure de fermer les volets de la demeure d'été, encore bruisante de moments partagés et d'un éternel présent. Notre journaliste s'est invitée chez la romancière Marie Sizun à l'Île-Tudy, dans le sud du Finistère.

Chez Marie Sizun, il y a deux côtés comme chez Proust, auteur qu'elle vénère et relit chaque juillet ou presque, dans une édition de poche toute cornée qui fait partie des meubles. Ici, ce n'est pas Guermentes et Méséglise, mais *côté rivière* et *côté mer*. La maison, dont le rez-de-chaussée fut une ancienne épicerie, est en effet plantée dans le cœur ancien de l'Île-Tudy, presqu'île où se rencontrent l'estuaire de la rivière de Pont-l'Abbé et l'océan. Lorsque l'écrivaine ferme les volets à la fin août, elle monte dans sa chambre au deuxième étage. Et à rebours du rituel matinal quotidien qui la fait claquer à grands gestes joyeux les deux battants, elle contemple une dernière fois les mâts des bateaux à l'ancre *côté rivière*, avant d'amener doucement l'ombre. Puis elle va clore la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse fleurie aménagée *côté mer* : par-delà les toits d'ardoise, elle jette un dernier regard sur la bande d'océan qui miroite, admire encore le velouté des roses et le bleu-mauve de ses agapanthes laissées aux bons soins du ciel de septembre. La « *maison de Bretagne* » peut s'assoupir jusqu'au prochain séjour, à la Toussaint peut-être...

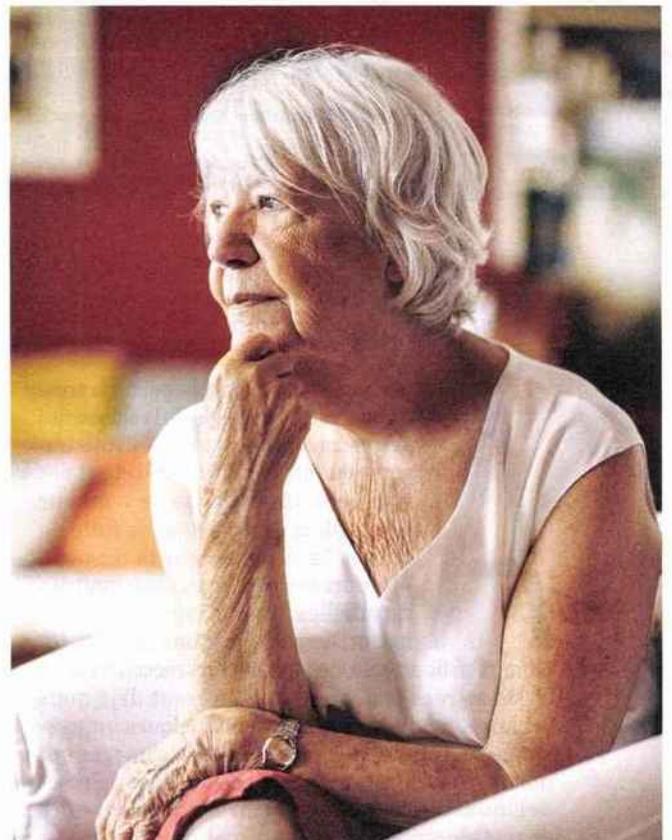
### DÉPLIER L'ORIGAMI DU TEMPS

« *J'éprouve une douce mélancolie, qui fait partie pour moi du sentiment du bonheur, de la riche palette de toutes les expériences et sensations que m'apporte la vie en ce lieu* », confie Marie Sizun. Il faut dire qu'elle y vient depuis 40 ans. Et raconter la maison, c'est pour elle déplier l'origami du temps, réveiller quelques fantômes et convoquer des ribambelles de souvenirs.

Elle n'était pas encore écrivaine mais prof de lettres en Allemagne, en vacances d'été dans le coin, quand elle a eu un coup de foudre pour la splendide bâtisse de Ker Maria, à vendre *côté rivière* de l'île – comme on dit ici, tout court. Mais le temps que la mère de famille – elle avait trois enfants en bas âge –

rentre consulter son banquier, l'affaire lui avait été ravie par un pilote de ligne... « *Je me suis ruée par dépit sur cette maison-ci, loin d'être un premier choix donc, mais qui a représenté pour moi la maison de l'indépendance. Je sortais d'une douloureuse séparation, j'avais besoin d'un refuge.* »

Achetée à un marin-pêcheur dont la belle-mère était épicière, la maison sans chichis l'a accueillie à bras ouverts. Rassurante et carrée, comme un donjon à deux pas du port. Le matin, quand on prend son café dans la cuisine qui donne sur la venelle, toutes fenêtres ouvertes, on entend les conversations des passants sans être vus, une bande-son ponctuée du cri des goélands. Et quelquefois, dans le silence, s'élève le chant lyrique du « Colonel », le voisin à la retraite fou d'opéra. À l'heure de rejoindre ses pénates parisiens, c'est à lui que Marie Sizun remet les clés de la maison. Elle s'y est enracinée à tel point qu'à l'heure où il a fallu choisir un nom de plume, bien des années après son arrivée, elle, la descendante d'une lignée suédoise, a choisi le nom d'un cap du Finistère : Marie Dahlquist est devenue Marie Sizun sur le tard. Pour le grand public et la postérité. La maison lui a ainsi offert une identité bretonne et un havre pour écrire. Rien que ça...





La romancière s'est mise à apprivoiser la lumière des cieux changeants, la nacre des eaux étales *côté rivière* ou les irisations des marées *côté mer*. Elle les a d'abord peintes sur des toiles – beaucoup de blanc, distraint d'une pointe de jaune ou d'une larme de gris –, avant de décrire sur le papier « *ce blanc un peu tremblé des villas dans la brume* ». Elle a fait sien l'air chargé d'iode et de varech venu par les ruelles, qu'elle laisse humer comme en apéro aux amis de passage. Et adopté cette odeur unique de salpêtre et d'ancien négoce qui vous happe dès le seuil franchi de la maison. L'ombre bienfaisante venge du soleil rageur ou du grand vent. Sofas et coussins accueillent les hôtes, qui défilent nombreux – cette semaine-là, une amie poétesse, une ancienne élève ressurgie du passé...

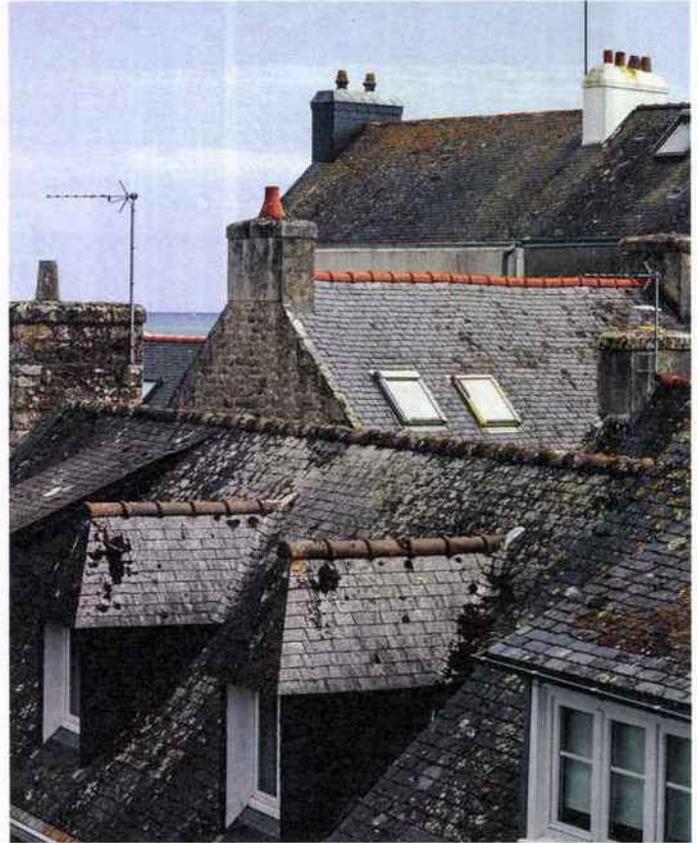
### LA FRAÎCHEUR DU REFUGE

Petites lampes et bouquets ravissent l'œil. Pas une latte blanche que Marie Sizun n'ait elle-même repeinte, une commode qu'elle n'ait retapée et patinée. Patient bricolage incessant pour donner forme hospitalière à une maison qu'elle a laissée dans son jus, tout en la transformant au fil des années, des départs de ses enfants et de ses travaux d'écriture. Les deux anciennes parties accolées ont fait hériter la « *maison de Bretagne* » d'escaliers de boisjumeaux, qui communiquent sur le palier du premier étage : on entend encore les cavalcades surexcitées des trois enfants, désormais envolés vers d'autres cieux, un boulot à Londres, un poste à l'Unesco. Surplombant les marches, une collection de la Bibliothèque rose demeure, en témoin attendrissant. Les chambres des jeunes gens sont devenues, cloisons abattues, un salon de lecture tendu de toile cramoisie, où chacun peut désormais venir s'alanguir et rêver en paix à l'heure de la sieste.

« *La maison, c'est la richesse des moments partagés, mais aussi la solitude aimée* », souligne la romancière. Les longues heures de la matinée arrimées à l'ordinateur du rez-de-chaussée ou au bureau de la chambre : ses grands romans, *la Femme de l'Allemand* ou *la Gouvernante suédoise*, ont été imaginés, ruminés et écrits ici. Dans le silence et l'ombre, ou dans la lumière coulant à flots par la terrasse sur le toit. Son nouveau livre, publié ce printemps, s'intitule sans détour *la Maison de Bretagne*...

Marie Sizun insiste : l'intrigue greffée à l'Île-Tudy n'est pas autobiographique, mais plutôt voulue comme un clin d'œil aux romans policiers « régionaux » qui connaissent aujourd'hui un formidable succès. Pourtant, directement inspirée du lieu réel, la bâtisse est bel et bien la véritable héroïne du récit. L'écrivaine s'est rendu compte après coup qu'elle y avait mis autant d'elle-même, si ce n'est plus, que dans ses « romans à secrets de famille ». Un père

« *La maison, c'est la richesse des moments partagés, mais aussi la solitude aimée.* »



absent, une mère dépressive, des séparations douloureuses, de trop longs silences et des regrets après la mort de ceux qu'on aime... Mais la nostalgie n'a jamais le dernier mot chez Marie Sizun, qui est un monument d'énergie, une tornade que personne n'arrête, sauf les coups de chaleur – lesquels ne sont pas si courants en Bretagne. Sans hésitation, elle sort en plein cagnard, tourne de l'œil mais reprend souffle en regagnant la fraîcheur de son refuge. Elle attendra le soir pour cheminer à marée basse le long de la « grève » *côté rivière*, la promenade la plus intime, « *avec un ciel plus calme, qui promène silencieusement ses nuages au-dessus de l'eau et des arbres* ». Ou bien elle prendra le boulevard de l'Océan, pour descendre les quelques marches de pierre et arpenter la grande plage jusqu'à Sainte-Marine, la vue ouvrant sur l'infini du paysage océanique.

S'arrêter pour se baigner quand l'envie vous prend. Sortir des vagues, le sang fouetté, poursuivre encore en direction de Bénodet et retour. Sans oublier un dernier regard sur le phare de la Perdrix, au damier noir et blanc. Rituel d'une vie, ou presque... Pourtant, la meilleure amie, avec qui Marie Sizun avait l'habitude de s'y adonner, a tiré sa révérence. Comme tant d'autres compagnons de route ces dernières années,



« J'aime la mélancolie légère et sans tristesse... C'est le pays qui veut ça, face à l'étendue secrète des eaux, au mystère de l'océan et du ciel si fantasque. »

longues maladies ou Covid aidant. « J'ai parfois un sentiment de vide, de frustration en me souvenant des paroles non dites, des situations qu'il aurait fallu éclaircir avec les êtres chers. Durant le premier confinement, j'ai été très seule ici. Pas un chat dans les rues, plus de rumeur ambiante. Moi qui suis avide des histoires des autres, j'ai trouvé l'épisode oppressant. » Heureusement, la littérature était à portée de main, à lire toujours (Balzac, Henry James) et à écrire encore – « Je n'ai jamais été aussi prolifique que ces derniers mois... »

On pense bien sûr à Virginia Woolf dans sa *Promenade au phare*, la maison étant ici le témoin de la richesse des années qui filent, de la présence têtue des absents, de la transmission de la vie intérieure : « J'aime la mélancolie légère et sans tristesse, je n'y peux rien... C'est le pays qui veut ça, face à l'étendue secrète des eaux, au mystère de l'océan et du ciel si fantasque. Et, pour moi-même, je m'accommode du temps qui passe avec facilité : j'ai du mal à croire à mon âge, même si le miroir me rappelle à l'ordre, hélas ! »



À LIRE 

 **La Maison de Bretagne**, de Marie Sizun, Arléa, 20 €.

La dernière semaine de l'été arrive, où l'écrivaine se met à batailler avec le ménage et les rangements, pour laisser la « maison de Bretagne » impeccable : « Je ne supporte pas de l'abandonner en désordre. » En briquant et récurant à tout-va, Marie Sizun trompe le léger pincement au cœur qui la saisira au moment de quitter ses voisins et la splendeur de son massif d'hortensias roses devant la porte. Bientôt, elle roulera pied au plancher dans sa vieille Volkswagen jusqu'à la gare de Quimper, garera le véhicule au parking longue durée pour grimper à bord de son TGV : « Dans le train du retour, je remarque à chaque fois le silence qui suit l'installation chaotique des voyageurs. Chacun entre profondément en lui-même, encore chargé de tout ce qu'il a vécu, de cette densité singulière des choses faites ou pas faites : j'y vois comme une élévation de soi. Je ressens une émotion quasi religieuse, une joie qui m'apaise. » La Parisienne est prête à retrouver la capitale. ♡

TEXTE MARIE CHAUDEY

PHOTOS JEAN-MARIE HEIDINGER POUR LA VIE